

Émilie
Frèche

Chouquette

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quelle femme de soixante ans, aujourd'hui, peut sans grimacer s'entendre appeler "mamie" ? Pas Chouquette, qui a réglé le problème en recyclant le surnom de ses tendres années, au grand dam de sa fille Adèle, laquelle rêve pour son petit Lucas d'une vraie grand-mère.

N'empêche, vraie ou fausse, c'est bien Chouquette qui doit jouer les baby-sitters de luxe auprès de son petit-fils renvoyé de sa colo pour cause de varicelle... pendant qu'Adèle est partie sauver le monde au fin fond de l'Afrique.

Bling-bling tropézien sur fond de crash financier, c'est le décor plein soleil dans lequel Chouquette se retrouve en tête à tête forcé avec Lucas... et la réalité. Trois jours de la vie d'une sexagénaire en perte de repères, pour tirer le portrait au vitriol d'une femme qui se noie, d'une époque qui boit la tasse et d'une génération qui tente coûte que coûte de garder les yeux grands fermés.

Où la satire sociale, légère, féroce et réjouissante vire progressivement à quelque chose de plus grave, de plus profond, de plus amer, de bien plus intime aussi. Et cette fantaisie sur une grand-mère au bord de la crise de nerfs devient alors le roman d'un monde en crise, du déni, de la peur de mourir et, au bout du compte, de l'héritage que nous laissons à nos enfants.

"DOMAINE FRANÇAIS"

ÉMILIE FRÈCHE

*A trente-trois ans, Emilie Frèche est l'auteur de quatre romans
et de deux documents autour de la mort d'Ilan Halimi.*

DU MÊME AUTEUR

LES VIES DENSES, Ramsay, 2001.

UNE FEMME NORMALE, Ramsay, 2002 ; Points, 2006.

LE SOURIRE DE L'ANGE, Ramsay, 2004.

LE FILM DE JACKY CUKIER, A. Carrière, 2006.

LA MORT D'UN POTE, Ed. du Panama, 2006.

24 JOURS : LA VÉRITÉ SUR LA MORT D'ILAN HALIMI (avec Ruth
Halimi), Seuil, 2009.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00313-5

ÉMILIE FRÈCHE

Chouquette

roman

ACTES SUD

*La seule force, la seule valeur, la seule
dignité de tout, c'est d'être aimé.*

CHARLES PÉGUY,
extrait de *Notre jeunesse*.

“J’adore mon petit-fils. Je te le dis parce que je te vois venir, ce n’est pas la peine d’essayer de me culpabiliser, tu n’y arriveras pas. Je n’ai rien à prouver à personne, OK ? J’ai soixante balais et je veux profiter. Oui, parfaitement, PROFITER. Il me reste quoi ? Combien de belles années ? Une dizaine à tout casser ? Et encore, si j’ai de la chance. Je ne me laisserai pas bouffer. Tu peux penser que je suis un monstre d’égoïsme, je m’en balance. Tout le monde est égoïste, Adèle, toi la première. M’as-tu consultée avant de faire cet enfant ? Non. C’est bien ce que je dis, tu es une ÉNORME égoïste. Tu ne t’es pas souciée un seul instant de ce que je pouvais ressentir, et, lorsque j’ai osé te demander si tu allais le garder, tu ne m’as plus adressé la parole jusqu’à ton accouchement. Eh bien, sache-le, j’ai pris vingt ans dans la gueule. Mais ce n’est pas grave, c’est la vie, seulement maintenant, ma petite chérie, il va falloir assumer. Oui, il va falloir prendre ses RTT, trouver des écoles, des nounous, des jolies colonies ! Tu ne supportes pas l’idée d’envoyer ton fils de cinq ans en colonie ? Mais que veux-tu que j’y fasse ? Que je le prenne avec moi, peut-être ? Comment ça, parfaitement ? Tu veux que je prenne Lucas avec moi à Saint-Tropez pendant que, toi et ton Jules, vous vous la coulez douce dans la brousse ? Adèle, tu es la personne

la plus drôle que je connaisse. Demande-moi un petit safari, pendant que tu y es ? Ah pardon, c'est vrai, j'avais oublié, tu ne pars pas en Afrique en vacances, mais pour travailler, bien sûr. Tu pars en *mission humanitaire*. Avant de t'occuper du reste de la planète, tu ferais mieux de balayer devant ta porte ! Tu sais le nombre de fois où j'ai refusé d'accompagner ton père à des dîners pour ne pas te laisser seule ? Tu sais le nombre de nuits que j'ai passées à ton chevet, quand tu avais de la fièvre, quand tu vomissais, quand tu sanglotais parce qu'un cauchemar t'avait réveillée en pleine nuit ?! Lorsqu'on choisit d'avoir un enfant, on doit accepter de se sacrifier, moi je me suis sacrifiée pour toi, oui, *sacrifiée*, alors maintenant, la paix ! Ton fils ira comme prévu en colonie, je ne le prendrai pas à la maison. Non, je-ne-le-prendrai-pas. Je ne suis pas organisée pour. Et mes deux Philippines, elles servent à quoi ? Je t'emmerde, Adèle. Mon personnel, c'est mon personnel ! Mes deux Philippines, comme tu dis si bien, sont des employées de maison, pas des baby-sitters, et, que cela te plaise ou non, elles sont payées pour s'occuper de nous, pas de ton fils. Oui, de nous. C'est qui « nous » ? C'est ton père et moi, Adèle. Je t'interdis de dire que ton père ne viendra pas à Saint-Tropez cette année. Je te l'interdis, tu m'entends ?! Que sais-tu de ton père et moi ? Que sais-tu de notre couple ? Tu ne sais rien, alors ferme-la. Ton père viendra à Saint-Tropez comme tous les étés, il viendra me rejoindre pour le week-end, nous donnerons une grande fête comme nous en donnions jadis, nous irons déjeuner au Club 55, nous ferons du bateau, du shopping, des arrivées fracassantes aux Caves du Roy, et tous les envieux qui parient depuis des lustres sur notre divorce se sentiront tellement cons qu'ils viendront en rampant me demander pardon ! Non, je ne prendrai pas Lucas. Non, non et

non ! Question de principe. Et je ne pense pas que cela fasse de moi une grand-mère indigne, vois-tu. Je m'occupe de mon petit-fils chaque semaine, je l'emmène au zoo, au cirque, au jardin, je me ridiculise sur des chevaux de bois pendant que, toi, tu t'offres le luxe de manifester contre la faim dans le monde, alors de grâce, garde tes reproches. Je ne suis ni ta nounou, ni ma mère. Oh, je sais bien que tu rêverais que je lui ressemble, à ma mère. Elle, elle était toujours disponible ! Elle, elle t'attendait comme le messie ! Elle n'avait que ça à foutre, alors évidemment... Elle était veuve, sans un sou, je lui avais pris une chambre aux Hespérides de peur qu'elle ne s'ouvre les veines tellement la solitude lui pesait, c'est ce que tu me souhaites ? Dieu merci, moi, j'ai encore mon mari. Pourquoi tu ris ? Dis-moi pourquoi tu ris ! Oh, et puis non, ne me le dis pas, de toute façon je m'en moque, tu peux penser ce que tu veux, *vous pouvez tous pensez ce que vous voulez*, je porte son nom, je suis sa femme... Non, je ne prendrai pas Lucas. Non, je ne jouerai pas les mémés alors que des minettes de vingt ans tournent autour de mon mari comme des vautours sur une charogne ! Tu rêverais de me voir les cheveux bleus, à quatre pattes en train de jouer aux Lego, je le sais très bien, je ne suis pas idiote, mais je ne tomberai pas dans ce piège, Adèle, je ne bousillerais pas mon couple pour te faire plaisir, car dis-toi bien que, s'il arrive encore à ton père de me sauter, c'est justement parce que je ne suis pas celle que tu souhaiterais. Tu es choquée ? Mais de quoi ? Tu pensais que je n'avais plus de vie sexuelle ? J'espère que c'est une blague. Il faut que tu te réveilles, Adèle, mamie Nova, c'est terminé ! Oui, je me fais sauter ! Oui, je prends mon pied ! J'ai soixante balais et je mouille encore le fond de ma petite culotte, si tu veux tout savoir !”

La silhouette de Jovie, aperçue dans l'angle du miroir, lui imposa le silence. Catherine comprit tout de suite que sa bonne l'observait depuis un moment déjà. Les mots qu'elle venait de prononcer à voix haute devant sa glace lui donnèrent le vertige. Elle les avait lâchés parce qu'elle se croyait seule, et que, après une longue conversation téléphonique durant laquelle Adèle lui avait reproché à peu près tout ce qu'elle avait fait depuis sa naissance en 1976, un besoin impérieux de se soulager l'avait submergée. Maintenant, elle tentait de réguler sa respiration et de chasser sa honte. L'impassibilité de sa domestique ne l'aidait guère. Bien qu'elle se fût tue, Jovie continuait de la fixer. Elle n'avait ni tourné les talons, ni baissé les yeux. Qu'attendait-elle ? Elle restait figée dans cette insupportable position de petit soldat, le menton toujours pointé vers le ciel et les dix doigts vers le sol, dix doigts glacés qu'on aurait dit, comme les bras et le tronc, appartenir à une gamine de huit ans. Elle possédait d'ailleurs l'insolence des enfants et Catherine la pratiquait depuis suffisamment longtemps pour savoir que, tant qu'elle n'aurait pas dit ce qu'elle avait à dire, elle ne disparaîtrait pas. Catherine se retourna, signe qu'elle l'écoutait enfin. Alors Jovie lui annonça d'une voix martiale que le taxi était arrivé, puis se retira.

“Oui, Violette, c’est à nouveau Catherine, vous pouvez me passer Jean-Pierre ?

— Il est toujours en rendez-vous, madame Grimbert, je suis navrée.

— Combien de fois vais-je devoir rappeler ? C’est la cinquième fois que je vous appelle depuis ce matin, Violette, et c’est la cinquième fois que vous me répondez que vous êtes navrée, alors je vous repose la question, combien de fois vais-je devoir rappeler ?

— Je suis désolée, madame Grimbert... je ne sais vraiment pas quoi vous dire, je suis désolée...

— Arrêtez d’être désolée, Violette, posez ce putain de combiné et allez dire à Jean-Pierre que je veux lui parler. Dites-lui que c’est urgent. J’attends.

— M. Grimbert est en réunion, il a demandé que personne ne le dérange...

— Je ne suis pas personne, Violette, je suis sa femme. Je suis son épouse.

— Oui, oui, mais... M. Grimbert m’a priée de ne lui passer aucun appel sous aucun prétexte. Je suis désolée...

— Vous allez prendre cette voix d’ascenseur pendant encore combien de temps ? Je me fous des ordres que vous avez reçus, moi je vous ordonne de dire à mon mari que je suis au bout du

fil et que, tant qu'il ne me prendra pas, eh bien j'y resterai !”

Il y eut un court silence, remplacé aussitôt par un chant d'oisillons qui évoquait davantage l'univers de la phytothérapie que celui de la banque, mais qui possédait surtout la faculté de mettre vos nerfs à rude épreuve. Catherine demanda à Jovie, qui était assise à sa droite, de baisser sa vitre. A sa gauche, l'autre Philippine semblait dormir et elle n'osa la bousculer. C'était une grosse fille édentée qu'elle avait trouvée trois jours plus tôt à l'église d'Auteuil, un des endroits où elle ne manquait jamais de déposer une petite annonce lorsqu'elle cherchait une nouvelle bonne. Celle-ci n'était pas la perle qu'elle espérait encore dénicher un jour – elle présentait pire que mal, ne parlait même pas l'anglais et s'était montrée incapable de fournir la moindre référence –, mais Catherine était passée outre. Si Jean-Pierre décidait de la rejoindre, elle ne voulait pas manquer de personnel.

Le chauffeur sentit l'air qui s'était engouffré dans l'habitacle et coupa la climatisation en maugréant. De sa place, Catherine ne pouvait voir le visage de cet homme. Elle n'avait droit qu'au spectacle de son épaule gauche constellée d'une myriade de pelli-cules qui, si la veste n'avait pas été couleur safran, aurait peut-être pu lui faire penser à des étoiles. Elle réfréna son envie d'épousseter le tissu puis posa son regard sur le fanion du PSG qui pendouillait au rétroviseur. Il n'était ni tout à fait jaune, ni vraiment gris, juste très sale, et se balançait de droite à gauche avec la régularité d'un métronome. Pile en dessous, se balançait aussi la tête d'une grenouille ventousée au tableau de bord. C'était une petite grenouille en plastique, vert fluo, qui possédait un ressort à la place du cou et dont le

visage servait de cadre photo. Le chauffeur y avait glissé le portrait d'une femme aux yeux rieurs. Sans doute la sienne, pensa Catherine lorsque Jean-Pierre, au bout du fil, lui demanda ce qu'elle voulait.

“Savoir si tu viens jeudi ou vendredi.

— S'il te plaît, arrête.

— Quoi ? Je ne peux plus te poser de questions ?

— Je ne suis pas seul, Catherine, je te rappellerai plus tard.

— Tu es avec qui ?

— Je te rappellerai plus tard, d'accord ?

— Je te préviens, si tu me raccroches au nez, j'arrive.”

“Excusez-moi...” l'entendit-elle murmurer, et de l'imaginer quitter sa réunion sous les regards hébétés de ses collaborateurs, emprunter le long couloir haussmannien au pas de course comme si un tigre l'avait pris en chasse, puis s'enfermer dans un débarras quelconque pour pouvoir librement hausser le ton lui procura un sentiment jubilatoire.

“Tu vas m'emmerder encore longtemps ? hurla-t-il.

— Je ne t'emmerde pas, je veux juste savoir si tu descends jeudi ou vendredi. J'ai besoin de m'organiser.

— Tu es folle.

— Tais-toi.

— Tu es complètement folle, Catherine.

— Tais-toi, je te dis !”

Elle sentit le regard des deux Philippines se poser sur elle et, dans le rétroviseur, elle ne put échapper à celui du chauffeur. Tous ces yeux braqués sur elle la paralysèrent.

“Il faut que je te laisse, dit Jean-Pierre.

— Non... supplia-t-elle. Et, plutôt que de raccrocher, il se laissa envahir par le sentiment de pitié qu'elle lui inspirait.

— Tu es au courant de ce qui est en train de se passer ? dit-il enfin. Tu as ouvert un journal ? Tu as allumé la télévision ? Le monde est en train de s'écrouler, Catherine, j'ai perdu en une semaine la moitié de ce que j'ai mis vingt-cinq ans à construire, les bourses s'effondrent les unes derrière les autres, tous les jours des types se foutent en l'air et personne ne peut dire de quoi demain sera fait alors, s'il te plaît, laisse-moi retourner travailler.

— Dis-moi juste... Tu viens jeudi ou vendredi ?

— Je ne viendrai pas, Catherine, et tu le sais très bien.

— Mais si le CAC 40 remonte ?

— Je t'embrasse."

Elle demeura quelques secondes sans bouger, son cellulaire scellé à son oreille comme un coquillage dans lequel elle aurait pu entendre et réentendre la dernière phrase de son mari. Sous la grande horloge de la gare de Lyon, derrière les bus Suzanne parkés devant l'hôtel Mercure, le taxi arrêta son compteur. Les deux Philippines ouvrirent leurs portières de concert et déchargèrent aussitôt les bagages entassés dans le coffre. De la radio s'échappait une voix sans visage, une voix monocorde qui égrenait les titres du jour. Le monde s'écroulait, disait-elle, elle aussi. L'argent partait en fumée, des millions chaque jour, euros, dollars, yens, livres sterling, il y avait moins de travail, moins de confiance, presque plus d'espoir, l'effondrement du secteur automobile annonçait celui du capitalisme tout entier, partout le chômage explosait, des familles par centaines se retrouvaient sur le trottoir. *Sur le trottoir.* Catherine s'imagina un instant sans toit, sans lui, marchant telle une échappée de l'asile dans les rues de Paris, perdue au milieu de

cette jungle dont elle s'était toute sa vie tenue à distance, et la même boule qui lui serrait la gorge quand chaque soir elle se glissait seule dans des draps froid l'empêcha de déglutir. Elle enfonça la touche bis de son téléphone. Il y eut trois sonneries, puis le oui de Jean-Pierre. Elle sursauta. Elle ne s'était pas préparée à tomber sur lui mais sur sa boîte vocale, et pourtant les mots lui vinrent sans qu'elle n'eût besoin de les chercher :

“Je savais très bien que tu ne viendrais pas me rejoindre, tu as raison. Je savais très bien que tu me laisserais seule. C'est pour ça que j'ai invité Diane.

— Diane ? répéta-t-il bêtement.

— Oui, Diane Van Keler.”

Elle l'entendit blêmir.

“Pourquoi as-tu fait ça ? demanda-t-il avec toute la gentillesse dont il était encore capable à son égard. Pourquoi, Catherine ? Tu crois que cela m'aurait fait venir ? Tu le crois sincèrement ? Libre à toi d'inviter qui tu veux, mais je te le dis, le simple fait qu'elle ait accepté ton invitation prouve que ce n'est vraiment pas quelqu'un de bien.

— Ah oui ? Moi, je la trouve très sympathique !”

Très sympathique, étaient-ce les mots les plus justes pour définir cette femme de tête, engagée dans tous les combats pour son sexe, divorcée deux fois mais jamais à court d'amants, chef d'une entreprise florissante et capable, à cinquante-cinq ans, de courir encore chaque matin deux tours de lac ? En voyant Diane Van Keler débouler au bout du quai, sanglée dans une saharienne Saint-Laurent et perchée sur de magnifiques Louboutin, tirant derrière elle sa petite valise Vuitton comme s'il s'agissait d'un caniche, Catherine la trouva tout simplement sublime. Elle ne l'était plus pourtant, mais l'assurance que la beauté lui avait donnée dans sa jeunesse continuait d'en imposer. Elle avait un port de reine, une silhouette longiligne et, dans le regard, la conviction de pouvoir mettre encore le monde à ses pieds. Catherine, immobile sur le marchepied, se sentit subitement très en dessous. Elle venait de courir telle une dératée de peur de manquer le train, elle suait à grosses gouttes et son brushing avait triplé de volume, elle ne ressemblait plus à rien.

“Tu es resplendissante !” s'exclama néanmoins Diane en ouvrant grands ses bras.

Catherine s'efforça de sourire et lui fit timidement la bise. L'autre enchaîna :

“J'ai cru que je n'arriverais jamais. Tout Paris est bouché, les gens n'ont soi-disant plus de pognon,

mais cela ne les empêche pas de partir en vacances, n'est-ce pas ? C'est effroyable de les voir tous massés ici !

— Oui, c'est toujours comme ça les jours de grands départs.

— Enfin, on sera tellement bien une fois arrivées... Oh, ma chérie, ce que je suis contente d'être là ! répéta-t-elle en lui secouant gentiment le bras. Quand j'ai écouté ton message l'autre soir, je sortais de chez le notaire, on devait signer un hôtel particulier rue de Varennes, ça faisait un an et demi que je bossais dessus, le type en voulait un prix de dingue, mais j'avais tout de même réussi à lui trouver un client, un industriel argentin qui vit entre Paris et Genève, enfin bref, ils étaient tous dans les starting-blocks à l'attendre, au bout d'un quart d'heure j'ai senti que le propriétaire commençait à s'impatienter, moi, très franchement, je pensais que notre homme était coincé dans les embouteillages, mais au bout d'une demi-heure je me suis dit quand même ce n'est pas normal, alors je l'ai appelé, je suis tombée sur sa bonne femme, et devine ce qu'elle m'a dit ?

— Je ne sais pas.

— Elle m'a dit qu'il était mort ! Oui, mort, tu as bien entendu ! Avec ce qui s'était passé la veille à Wall Street, il avait fait un infarctus dans la nuit, le pauvre vieux ! J'te jure, j'avais le moral au fond du string... Ça fait deux mois que tout se casse la gueule, personne n'obtient ses crédits, c'est l'enfer, alors quand j'ai entendu ton petit message si adorable, eh bien tu sais quoi ? Je me suis dit : Qu'ils aillent tous se faire foutre, je n'ai qu'une vie, le monde peut s'écrouler, moi je pars chez mon amie Catherine à Saint-Tropez ! Nous sommes dans ce wagon ?

— Oui. Mes deux bonnes sont déjà installées, tu ne peux pas les louper, elles sont philippines. Je termine ma cigarette, j'arrive tout de suite."

Diane Van Keler empoigna sa valise et monta dans le train. Devant les toilettes, un homme aux allures de commercial tripotait son portable. La présence de ce corps féminin, tout en courbes, attira son œil comme un aimant, et Catherine se demanda si l'homme n'allait pas suivre Diane jusque dans le wagon. Il y avait quelque chose d'animal dans son expression, quelque chose d'incontrôlable, comme s'il était frappé par une odeur. C'était étrange de penser qu'une femme ménopausée depuis dix ans pouvait provoquer un tel trouble... Le commercial demeura fasciné un long moment, probablement jusqu'à ce que Diane eût disparu derrière le dossier de son siège, alors seulement il remarqua Catherine qui l'observait depuis le marchepied. Leurs regards se croisèrent une seconde, mais il n'en fut pas gêné. Elle oui. Elle toussota, comme pour remettre en elle quelque chose de déplacé, puis se détourna.

Sur le quai, les familles continuaient d'affluer par centaines, telle une horde de réfugiés. La plupart des enfants pleurnichaient et la plupart des parents se disputaient. Certains giflaient même leurs mômes ou les secouaient violemment, tous paraissaient sur le point de craquer. Surtout les mères. Les mères affichaient un teint gris, des yeux cernés et des tenues déjà toutes chiffonnées. Catherine pensa qu'elle avait un jour ressemblé à ces femmes. Cela lui parut fou. Il ne lui restait aucun souvenir de cette vie remplie de cris, de pleurs, de morve et de vomis, non, absolument aucun souvenir d'Adèle enfant. Pas d'images, pas de sons, pas de parfum, et quand par hasard elle tombait sur une vieille photo, la jeune femme qu'elle avait été et qui portait dans ses bras un bébé lui demeurait suffisamment étrangère pour qu'elle éprouve à son égard un sentiment mêlé de pitié et de dégoût. C'était exactement le sentiment qu'elle ressentait

Elles arrivèrent enfin sur la plage, retirèrent leurs chaussures et s'assirent en tailleur face à la mer. La baie des Canebiers ressemblait aux eaux calmes du lac Tanganyika. Le soleil y descendait rapidement, laissant dans l'ombre les voiliers et les yachts qui filaient vers le port.

“Pourquoi êtes-vous rentrés plus tôt ? demanda Catherine.

— Je ne sais pas... dit Adèle. Je ne voulais pas t'encombrer trop longtemps avec Lucas... Je savais que papa allait arriver... Il arrive quand ?”

Catherine laissa passer de longues secondes avant de répondre, puis, sans jamais quitter des yeux l'horizon, elle annonça à sa fille qu'elle allait divorcer.

“Oui, je vais divorcer, répéta-t-elle. J'ai appelé notre avocat ce matin, et je lui ai demandé d'engager les démarches nécessaires.”

Adèle avait prié toute son enfance pour que ce jour arrive enfin, elle avait désiré la séparation de ses parents du plus profond de son âme, parce qu'elle les aimait infiniment et que les voir s'aimer si peu était trop dur, mais, maintenant que son vœu le plus cher se réalisait, elle se sentait aussi perdue que si elle avait eu l'âge de Lucas. Alors elle se mit à pleurer comme une enfant et Catherine, à la consoler comme une maman. Car c'était ce qu'elles étaient l'une pour l'autre, et, quoi qu'il advienne, cela ne changerait jamais. Rien d'important ne changeait jamais, en vérité. Les êtres humains pouvaient faire un petit bout de chemin ensemble, s'aimer, s'unir, puis se quitter, les places boursières pouvaient toujours s'écrouler, les monnaies s'effondrer, l'astre rouge n'arrêterait pas sa descente. Il venait un moment où il finissait par se fondre dans la ligne d'horizon et la nuit, par tout ensevelir.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.